

MARC BERNARD : LE VOYAGE AUX ORIGINES

MARC BERNARD : A JOURNEY TO HIS ORIGINS

MARC BERNARD: EL VIAJE A LOS ORÍGENES

Ángeles SANCHEZ HERNANDEZ¹

Résumé

*Dans cet article, nous révisons l'œuvre de Marc Bernard, prix Goncourt 1942 par *Pareils à des enfants* et classé souvent parmi les auteurs de la littérature prolétarienne en France. Notre analyse veut se diriger sur deux récits où il aborde la thématique du voyage : *Mayorquinas* et *Vacances*, essayant d'aborder les nuances particulières que le voyage acquière dans sa vie et dans son écriture. Pour ensuite, relier ces expériences du voyage aux longs séjours passés sur la terre des origines familiale, Majorque. La poésie de Bernard évolue peu à peu du descriptif des paysages vers le monde intime et l'île majorquine acquière une pertinence singulière dans son œuvre. Le voyage devient chez l'écrivain une quête identitaire et se revêt des valeurs ontologiques.*

Mots-clés : Marc Bernard, voyage, identité

Abstract

*In this article we look at the work of Marc Bernard, winner of the Goncourt prize in 1942 for his work *Pareils à deux enfants*. Bernard is considered to belong to the movement of proletarian literature in France. Our analysis focuses mainly on two accounts which deal with the subject of travel: *Mayorquinas* and *Vacances*, which reflect the different meanings conveyed by the author when dealing with this subject. Later, Bernard relates these travel experiences to what he himself felt during the long periods of time spent in Mallorca, the land of his ancestors. The lyricism of his work evolves from the description of the landscape to his inner world. The island of Mallorca gradually becomes a special part of his work as a whole. Travel turns into a search for identity and is filled with ontological significance.*

Keywords : Marc Bernard, travel, identity

Resumen

*En este artículo, revisamos la obra de Marc Bernard, premio Goncourt de 1942 por *Pareils à des enfants*. Este autor está considerado como perteneciente al movimiento de literatura proletaria en Francia. Nuestro análisis se dirige principalmente hacia dos relatos que versan sobre el tema del viaje: *Mayorquinas* y *Vacances*, abordando los diferentes matices que recobra esta temática en el autor. Para, posteriormente, relacionar estas experiencias del viaje con las*

¹ angeles.sanchez@ulpgc.es, Université de Las Palmas de Gran Canaria, Espagne.

vivencias en sus largas estancias en la tierra de sus antepasados, Mallorca. La poética de Bernard evoluciona de la descripción de paisajes al mundo íntimo, la isla mallorquina adquiere paulatinamente una pertinencia especial dentro del conjunto de su obra. El viaje se convierte en él en una búsqueda de identidad y se recubre de valores ontológicos.

Palabras clave: Marc Bernard, viaje, identidad

Introduction

Le voyage suppose toujours un déplacement vers un point plus ou moins éloigné dans l'espace ; aujourd'hui, il conserve encore la signification de découverte du monde malgré la popularité éprouvée avec la modernisation des moyens de transports au cours du XX^e siècle. Les raisons qui poussent l'homme à partir peuvent répondre à une volonté personnelle ou professionnelle, ou bien à l'envie de s'en aller vers d'autres horizons pour libérer des problématiques dues à des questions politiques ou à de grands événements sociaux. La particularité du récit de voyage est de laisser les portes grandes ouvertes à la diversité narrative car tous les voyages n'ont pas les mêmes buts. L'homme peut voyager par dilettantisme ou il peut sillonner les terres et les mers pour se former, et alors le voyage prend une dimension pédagogique à laquelle s'ajoute souvent une valeur ontologique de découverte de soi-même.

Les grands récits de l'humanité sont reliés depuis l'Antiquité au voyage, car il est implicitement attaché à la vie. La réflexion critique actuelle qui porte sur ce type de récit a mis en lumière l'évolution d'un genre changeant au long de l'histoire littéraire. Elle a constaté cette évolution qui commence avec les récits de découverte focalisés sur le monde et sa description et qui se prolonge avec les récits romantiques qui font du voyage le prétexte d'une exaltation du moi et de la sensibilité¹. Il faudrait ajouter une autre nuance essentielle à propos de ce type des récits signalée par Alburquerque-García². Pour ce chercheur, le voyage fait partie de la condition humaine qui répond à un vrai besoin existentiel dépassant la simple curiosité. Et cette nécessité de survie et de construction identitaire clarifie le rapport entre Marc Bernard et le voyage. Pour lui comme pour d'autres, le fait de traverser l'espace fait partie d'un procès

¹ Pasquali, Adrien, *Le tour des horizons. Critique et récit des voyages*, Klincksieck, Paris, 1994, p. 21.

² Alburquerque-García, Luis, « El relato de viajes: hitos y formas de la evolución del género », *Revista de Literatura*, vol. LXXIII, n° 145, 2011, p. 16.

d'apprentissage et de quête identitaire. Le voyage chez Bernard revient donc à prendre conscience de soi et de la relativité des coutumes car, comme Requemora¹ a bien noté, il enseigne à voir et à se voir.

Le fondement du désir d'apprendre et de découvrir l'Autre incite à partir vers des lieux inexplorés constituant ainsi le motif primordial de tout voyage à l'intérieur de soi-même². Quelques mois avant la guerre civile espagnole, l'écrivain fait la découverte de l'île espagnole où était né son père, incité par le désir de découverte ; il visite le cimetière de Soller pour rendre hommage aux morts ce qui lui permet de relier avec les racines de son histoire personnelle. Il décrit ainsi le cimetière *sollerico* : « il est splendide, perché sur la montagne, avec son grand horizon de ciel et de mer et, dans la bas, la ville ravissante, avec ses patios pleins de palmes et de fleurs »³. Par la suite, les souvenirs des expériences vécues sur l'île de Majorque avec sa femme, Else Reichmann, vont le consoler après la mort de son grand amour ; l'espace insulaire des Baléares reste jusqu'à la fin de sa vie le lieu privilégié de liberté et de bonheur.

Esquisse biographique de M. Bernard et la littérature prolétarienne

L'histoire personnelle de Marc Bernard (Nîmes, 1900) ne le dirigeait, de prime abord, à des expéditions lointaines bien que son père abandonna sa famille pour aller au Texas pour essayer d'y trouver sa chance comme chercheur d'or, il y mourut assassiné peu après son arrivée. Ce fils d'un majorquin et d'une nîmoise, perd son père à six ans et, quelques années après, sa mère. Il devient orphelin dès l'âge de treize ans étant donc obligé de travailler depuis presque son enfance pour se sustenter. Il exerce plusieurs métiers, d'abord comme commissionnaire des vins, ensuite comme apprenti pâtissier et puis dans une droguerie où les employés sont féroces avec le 'petit rouquin' dont les mains étaient crevassées par la Javel⁴.

¹ Requemora, Silvie, « L'espace dans la littérature de voyages », *Études littéraires*, n° 34 (1-2), 2002, p. 271.

² Benachour, Nedjma, « Voyage et écriture : penser la littérature autrement », in *Synergies Algérie*, n° 3, 2008, p. 206.

³ Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004, p. 183.

⁴ Grenier, Roger, « Les vacances de Marc Bernard », *Littératures*, n° 70, 2014, p. 21.

Il mène une vie difficile dès le début, toutefois le jeune homme possède une inquiétude artistique qui le pousse déjà très jeune à partir de sa ville natale pour explorer d'autres horizons. Il part pour Marseille où il s'introduit dans le monde du théâtre au conservatoire ; puis il s'installe quelques mois à Lyon et, enfin, il monte à Paris où il essaie de suivre une carrière d'acteur, mais un entretien avec le metteur en scène Charles Dullin le persuade de chercher une autre voie professionnelle car il ne lui propose que des rôles de valet. Or, il entre comme cheminot à Villeneuve-Triage et, à la même époque, il adhère au PCF et à la CGTU, puis il devient secrétaire de syndicat et se joint aux étudiants socialistes. Étant donné son tempérament révolutionnaire et anarchiste, il ne se trouve pas à l'aise en troupes disciplinées et cette inadaptation le pousse à abandonner sa responsabilité dans le syndicat et à revenir en usine bien que ce type de travail lui paraisse « la lèpre de l'Occident ». Malgré les difficultés, l'écrivain « s'épanchera rarement dans ses livres sur les épisodes plus tragiques de sa vie »¹.

Michel Ragon, dans son essai sur la littérature prolétarienne, explique comment la France n'a pas d'intérêt à considérer la littérature populaire comme un genre plein d'intérêt. Il constate que ce qu'il nomme la littérature de 'Première Zone' est, depuis toujours, réservée à la classe dominante². Il voit que ceux qui sont considérés comme de grandes écrivains français —il cite Mauriac, Gide, Montherlant— sont bénéficiaires de fortunes familiales ou bien ils étaient de hauts fonctionnaires comme Saint-John Perse, Giraudoux ou Claudel. Il constate, de plus, que les textes doivent passer par les comités de lectures des maisons d'édition bourgeoises. Ce n'est pas le cas d'autres grandes littératures, comme les littératures russe et américaine, qui ont su voir les talents des écrivains talentueux comme Dostoïevski ou Faulkner. Michel Ragon³ fait la différence entre deux types d'écrivains d'expression populaire : d'une part, ce sont les ouvriers et paysans qui ont écrit sans abandonner leur métier et, d'autre part, celle qui se compose des autodidactes, anciens prolétaires devenus professionnels où il inclut Marc Bernard à côté de

¹ Bonnefoi, Stéphane, *Marc Bernard. La volupté de l'effacement*, Le Murmure, Paris, 2016, p.11.

² Il coïncide ainsi avec les thèses de la sociologie énoncées par Pierre Bourdieu.

³ Ragon, Michel, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Albin Michel, Paris, 1986, p. 10-13.

Bernard Clavel, Henri Poulaille dont l'œuvre est indéfectiblement liée à leurs origines et à leurs années de vie prolétaire.

Dans son parcours littéraire, Bernard commence très tôt à noircir des cahiers sans une autre fin que de témoigner de son expérience hormis tout souci d'invention. Il commence à écrire dans la revue marseillaise *Les Cahiers du sud* où apparaît son premier récit : *Insomnie*. En 1929, il publie dans la N.R.F. *Zig-Zag*, roman d'inspiration surréaliste ; la maison d'édition était alors dirigée par Jean Paulhan qui devient par la suite son ami. Tous les deux sont nés à Nîmes à seize ans de distance (1884 et 1900), mais leurs origines sociales étaient bien éloignées. Il fait aussi la rencontre de Gide à la N.R.F. qui reste impressionné par cet ouvrier qui connaissait tous ses livres ; par la suite, ils vont établir une solide relation professionnelle. Puis, il envoie des contes et des nouvelles à *L'Humanité* qui sont publiés, mais le journal est dans l'impossibilité de payer l'auteur. Ensuite, il est remarqué par Henri Barbusse qui l'engage dans *Monde* où il assure la critique littéraire. Cet hebdomadaire comptait parmi les personnages de son comité directeur avec Maxime Gorki, Thomas Mann ou Upton Sinclair. Le journal était considéré de tendance communiste, même s'il n'appartenait pas au parti politique et, de plus, il était interdit en URSS.

À partir de ce moment, la vie de Marc Bernard se confond avec la littérature : romans, essais, radio, télévision, théâtre et journalisme. Le travail de journaliste lui découvre une vie de rêve¹. Pour l'auteur, la profession de journaliste ou d'écrivain ne désignait nullement un travail, compte tenu des conditions d'emploi vécues ; par contre, elle lui offrait l'opportunité d'apprendre et de voyager. Ses œuvres ont reçu plusieurs récompenses : le prix Interallié pour *Anny* (1934) et puis le Goncourt en 1942 pour son livre *Pareils à des enfants* (Gallimard), roman autobiographique qui connaît un grand succès malgré la pénurie de papier qui avait freiné le tirage du roman au début. Il apprend qu'il était lauréat du prix Goncourt par la radio au moment où la France était en guerre et avait une partie de son territoire occupée par les Allemands. Il habitait dans le Limousin par des raisons de sécurité, étant donné que sa femme était juive. Marc avait rencontré Else, jeune docteur ès Lettres par l'université de

¹ Grenier, Roger, « Préface », in Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004, p. 15.

Vienne, à Paris en 1938 ; elle venait de fuir son pays (l'Autriche) pour tenter de gagner les États-Unis. Ils se sont rencontrés de manière fortuite dans un musée et ne se sont jamais séparés. Elle sera sa compagne de voyages et, enfin, elle partagera les expériences dans la terre natale à Cala Radjada.

Le récit du voyage et Marc Bernard

Chaque civilisation et chaque période historique connaissent leurs légendes de voyages. Les experts de littérature du voyage ont fait des classifications et en ont fixé quatre catégories. D'abord le voyage rituel de l'antiquité pré-hellénistique où l'on affronte une épreuve divine ; ensuite le voyage philosophique de l'époque classique qui vise un voyage dans le temps, voyage imaginaire vers les origines ; et puis, le voyage du Moyen-Age à la Renaissance comme entreprise collective de conquête et de découverte ; enfin, le voyage moderne de la liberté oiseuse qui correspond à la recherche du croisement intérieur de l'individu propre des sociétés occidentales¹. Nous allons exposer comment la signification du voyage chez Marc Bernard résulte de la jonction du voyage philosophique et de la recherche de la liberté oiseuse.

En outre, le récit de voyages a été la seule façon pour un large public de s'ouvrir au monde pour pénétrer des univers inexplorés. Chaque période historique possède ses récits de voyages, ce type de récit s'est toujours continué de l'Antiquité au 20^e siècle. Homère avait déjà mêlé la réalité à la contrée merveilleuse et fabuleuse ; cette épopée laisse entrevoir l'idée du voyage réel et initiatique où la recherche de soi est primordiale². Ces histoires d'expéditions aux quatre coins du monde relatent bien plus qu'une expérience individuelle touristique. De préférence, elles ont pour fonction de présenter au lecteur la nature et la culture de la région visitée, essayant de le guider vers une perception plus ajustée de l'Autre³. Ce

¹ Gasquet, Axel, «Bajo el cielo protector. Hacia una sociología de la literatura de viajes » in Lucena, Manuel et Juan Pimentel (eds.), *Diez estudios sobre literatura de viajes*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de la Lengua Española, Madrid, 2006, p. 43.

² Benachour, Nedjma, 2008, « Voyage et écriture : penser la littérature autrement », in *Synergies Algérie*, n° 3, p. 202.

³ Besson, Françoise, « La littérature de voyage et d'ascension : du passage de la relation de voyage à la conscience de la relation au monde », *Revue de l'Institut de langues et cultures d'Europe, Amérique, Asie et Australie*, n° 28, 2017, p. 3

type de texte ne s'enferme ni dans une aire géographique ni dans une période, puisque les écrivains montrent dans leur récit de voyages que ce sujet reste intarissable car il dévoile la relation de l'homme au monde. Ce genre littéraire fondé sur l'observation, accorde autant d'importance à l'humain qu'au contexte qui l'entoure, remarquant ainsi au lecteur l'enchevêtrement de l'homme, la société et le milieu physique. L'itinéraire que l'individu engage dans le voyage n'est que départ et recherche de l'exotisme ; pour la personne qui l'entreprend, il suppose selon Djaider et Khadda, « un itinéraire intérieur qui n'est pas un repli sur soi mais expérience de la différence »¹. Il y a une difficulté à définir le récit viatique de manière stricte selon Odile Gannier, parce qu'il « allie des domaines et des genres différents, et s'accommode de l'hétérogénéité : à la limite, sa spécificité échappe à la taxinomie générique »². Il est problématique d'établir les frontières et les formes d'écriture dans ce genre narratif appelé 'littérature de voyages' car elles sont très diversifiées et les limites avec le genre autobiographique sont souvent brouillées.

Nous inscrivons les textes analysés de Bernard dans cette modalité car nous partageons l'idée de Tzvetan Todorov selon laquelle « c'est en explorant le monde que l'on va le plus au fond de soi »³. L'essence de l'œuvre de Marc Bernard est en bonne partie autobiographique où les peines et les accidents de sa vie occupent une place capitale. Il naît dans un milieu humble, mais il est un autodidacte guidé par son désir d'apprendre. Le voyage a joué un rôle initiatique, représentant pour lui la manière de composer son identité humaine et professionnelle car il lui livrait des informations utiles sur l'ailleurs et sur l'Autre, élargissant ainsi l'horizon du monde à l'aide des modèles repérés.

Ces modèles lui ont conduit vers les origines insulaires majorquines où il a retrouvé la liberté tant invoquée. Il passe à Majorque quelques mois dans l'année avec Else ; ce sont de longues vacances où il profite pour écrire, mais surtout pour y mener la vie idyllique et simple. Dans les derniers mois de la vie du couple dans le petit village de l'île de Majorque, le paysage se confond avec leur vie.

¹ Djaider, Mireille et Naget Khadda, « Rencontres symboliques », in Achour, Christiane et Dalila Morsily (eds.), *Voyager en langue et littérature*, OPU, Alger, 1990, p. 117.

² Gannier, Odile, *La littérature de voyages*, Éditions Ellipses Marketing, Paris, 2001, p. 7.

³ Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Éditions du Seuil, Paris, 1989, p. 385.

Son récit de voyage évolue de la narration de simples existences qui l'avaient entouré dans son enfance et adolescence, à des témoignages de ses parcours par l'Europe ou le nord de l'Afrique. Il a trié parmi ces modèles d'existences bien différentes les unes des autres et a fait son choix. L'élection finale l'a conduit les derniers ans de sa vie après la mort de sa 'bien-aimée' à habiter sur l'île majorquine de ses ancêtres pour mener une vie le plus simple possible en écrivant à la mémoire de sa femme.

Le style d'écriture de M. Bernard est ainsi rapporté par Christian Liger : « Non point réalisme immédiat, mais, par une métamorphose qui n'appartient qu'à lui, chronique de la vie quotidienne portée au courant de l'écriture vers une émotion et une analyse universelle »¹. L'émotion atteint son sommet après la mort d'Else dans *La Mort de la bien-aimée* qui devient un cri d'amour désespéré vers la femme aimée et perdue. Et ce cri retrouvera son écho dans les paysages îliens partagés avec elle qui évoluent, l'espace du dernier été, de la vie primitive pleine de beauté calme à un monde halluciné à l'unisson du passage de la certitude de vivre au doute de l'approche de la mort s'approche vite d'eux.

Conception de la vie et du voyage dans l'œuvre de *Vacances*

L'idée de voyage et des vacances est développée dans cet ouvrage publié en 1953 ; dès la préface où il nous avertit de ne pas nous tromper à cause du titre, il explique qu'il tenait en horreur le travail. Le terme *vacances* n'avait pas pour lui la même signification que pour la plupart de gens ; il s'agissait des moments privilégiés où il se sentait vraiment libre. Pour lui, l'écriture n'avait rien de tâche ingrate, il n'y voyait que l'occasion de se libérer. Pour Marc, le désir de s'évader vers des terres lointaines était déjà présent en son enfance. Dans ses récits, il évolue de la période formatrice où il part de Nîmes, passe par Lyon et Marseille pour regagner ensuite Paris qui, après le revers théâtral, lui offrira sa chance comme écrivain et journaliste. Il se poursuit par des contacts avec l'Espagne pendant la guerre civile espagnole et les déplacements pendant la Seconde guerre mondiale où le territoire français était occupé par les Allemands. Ensuite, il maintient une itinérance qui ne répond pas

¹ Liger, Christian, (ed.), *Marc Bernard & Jean Paulhan. Correspondance 1928-1968*, Éd. Claire Paulhan, Paris, 2013, p. 11.

toujours aux besoins professionnels mais plutôt elle suit des coups de cœur à la recherche de la liberté et l'indépendance.

Dans son enfance, il n'avait pas les possibilités économiques de voyager mais il partait comme bien d'autres enfants par son imagination. Il confirme que « pour voyager, je transformais une chaise en diligence »¹ et c'est ainsi qu'il avait connu de beaux paysages imaginaires. Ce monde de fantaisie lui rendait une idée du bonheur bien plus gaie que la vision de petits voisins de la bourgeoisie nîmoise qui pleuraient tout le temps et dont l'image de richesse qu'ils projetaient le dégoûtait. Par contre, les films qui présentaient des contrées et des civilisations éloignées le séduisaient complètement car ces personnages étaient proches de ses idéaux. Déjà adulte, Bernard reste interloqué par le film *Moana* (Robert J. Flaherty, 1926) où il découvre une existence de rêve, des hommes et des femmes nus roulés par les vagues ; existence que, des années après, il reproduira lui-même sur la côte de l'île Baléare.

Son travail de routine dans l'usine va confondre souvent les limites entre réalité et rêve, l'imagination l'aide encore à s'évader pour continuer d'exister. L'auteur nous relate ainsi l'expérience :

Rien de moins réel qu'une usine à la tombée de la nuit, quand les lampes se mettent à briller, d'un coup. Le père Max aurait été bien étonné s'il les avait connues. Elles ne fabriquent plus que des images, des images des vacances. Malgré les normes, le rendement, l'émulation et bien que M. Taylor, chronomètre en main, en chapeau haut de forme, continue à veiller, c'est une débandade : le toit s'ouvre, les murs se lézardent. C'est l'heure de la fuite, du sauve-qui-peut. [...] j'allais sous les palmes ou dans la neige, rejoindre Moana ou Nanouk. [...] J'abandonne gloire, puissance et fortune à qui les veut ; je leur préfère la liberté, c'est-à-dire les vacances.²

Contrairement à la tradition chrétienne qui a toujours valorisé le travail et, plus particulièrement, le travail manuel devenu pour certaines communautés monastiques un élément équilibrant de la quête spirituelle (*ora et labora*). Marc Bernard voudrait que tout le monde puisse jouir de longues vacances et propose de revenir à la sagesse des primitifs « qui ne se soucient de rien d'autre que de

¹ Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004, p. 25.

² *Ibid.*, p. 27.

pêche, de chasse et d'amour »¹, à l'instar des images du film *Moana*. Il se méfie de ce que la société considère le progrès et, en analysant où certaines activités ont mené l'être humain, il considère que l'humanité ferait mieux de les arrêter. L'idée de retour à une vie plus primitive lui est chère et il la met en œuvre pendant les années passées à Majorque où il retrouvera son paradis perdu. Il célèbre la vie primitive où l'homme est capable de satisfaire ses besoins sans se soumettre à un supérieur. C'est un panthéiste auquel la nature prodigue les plus grands plaisirs.

De plus, le voyage répond chez cet auteur à un élan momentané sans aucune prévision, selon son envie de mener une vie sans contrainte, si ce n'est que celle de vivre. Bernard commence son chapitre VIII de *Vacances*, 'Croquis marocains', en disant : « Quand on a envie de voyager le mieux est de partir, sans trop se soucier de l'argent, ni de l'heure [...]. Il y a toujours un train sous pression si votre envie est irrésistible » (Bernard, 2004 : 156). Il admire la façon de vivre de ceux qui mènent une vie dépouillée de tout superflu et sans s'assujettir à rien ni à personne. Il raconte avec admiration le voyage de l'ami qui était parti pour faire le tour du Maroc à vélo. Il avait oublié le 'détail' de l'existence de la mer entre les deux pays et avait été donc obligé de vendre son vélo pour le billet de bateau vers ce pays africain ; à son arrivé au Maroc il est obligé de faire le tour à pied. Cet ami prend tellement goût à cette manière de se déplacer qu'il n'arrêtera jamais ce mode de voyage qu'il poursuit dans d'autres pays. Sans aucun argent, pour survivre, il partage la nourriture que les paysans ou les bergers lui offrent ou réalise de petites tâches en échange.

Marc ne se sent pas capable de suivre cet exemple d'exigence. Cependant, il part sur la voie de l'ami pour le nord de l'Afrique au pays où les mœurs étaient plus en accord avec son idéal de vie. Bernard remarque que le Maroc avait bien de quoi le séduire car c'est un pays « où la paresse est respectée »² ; cette idée de paresse ne l'empêche pas d'écrire les chroniques commandées par un journal ou de rédiger ses romans. Il choisit ce territoire marocain parce qu'il y trouve la vie sans trop d'exigences, l'horizon marocain est perçu comme la manière de récupérer la sensation de liberté, il avait « un besoin de fuite, de vagabondage après des années de guerre et

¹ Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004, p. 25.

² *Ibid.*, p. 18 et p. 171.

d'occupation »¹. Il réclame le droit à flâner dans les rues sans aucune restriction ni frontière. Tout au long de son histoire personnelle, il s'était déjà montré incapable de se soumettre aux structures de l'usine ou du syndicat ; nous imaginons facilement que le fait d'être obligé de se borner à des lieux établis et cachés n'avait pas été aisé pour lui.

Il y retrouve le goût à la vie, à cette existence 'paresseuse' où il pouvait écrire sans horaires préfixés et en plein air. Il arrive d'abord à Marrakech mais la chaleur de l'été qu'il y retrouve devient intolérable ; il la compare à l'enfer et à la façon d'agir sur lui comme « du *garrote*, à tours lents et légers ». Alors, il décide de partir vers la côte à Mazagan (El-Jadida), ancienne ville portugaise, où la douceur de l'air frais de la mer transforme la ville en paradis. Il reste sur le charme de la sensualité des coutumes, il se plaît à observer la façon de manger des gens ou à écouter les instruments primitifs de musique. Il y trouve une *kissaria* désertée depuis des années où il va se retrouver « prisonnier volontaire et comblé » tous les matins pendant deux mois. Il écrit au milieu d'une place qui était un ancien marché. Sa joie termine le jour où il se voit entouré d'autres commerçants qui croyaient qu'il était un écrivain public qui faisait ainsi son commerce et ils sont donc revenus sur d'autres cellules autour de lui.

Il relâcha sa tanière d'écrivain pour redevenir « spectateur, admirant la rue, les porteurs d'eau à demi nus, [...] les teinturiers qui mettaient à sécher sur des fagots des étoffes fraîchement teintées [...], le tanneur [...] ou le tailleur qui tresse son fils »². Il passe son temps à parler avec les habitants de la ville de tout ce qui leur est cher, discutant même avec eux de leurs idées nationalistes face à la France colonisatrice. Il abandonna le pays un an après son arrivée avec regret car il y avait partagé la liberté de vivre du peuple marocain : « elle y est à la portée de tous, non point abstraite mais vivante. Son nom n'est pas gravé sur chaque monument ; elle est partout, comme le soleil et le vent »³. Il admire la liberté qui ne restait pas dans les mots ni dans les lois, mais elle était inscrite dans la nature même de ces gens-là.

Après l'expérience africaine, il retrouve la liberté tant rêvée dans l'île paternelle. Sa biographie nous dévoile les grandes difficultés financières qu'il a subies pendant toute sa vie et le voyage

¹ Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004, p. 156.

² *Ibid.*, p.162.

³ *Ibid.*, p.172

constitue un moyen qui l'aide à mieux subsister. Ils habitaient dans d'autres pays moins développés que la France où ils partageaient la vie simple presque primitive des paysans de l'île¹. À Majorque, le couple Bernard est capable de tenir avec très peu de ressources comme signale Stéphane Bonnefoi² :

Marc s'habille d'un pagne et nage nu dans les eaux cristallines. Else et lui se nourrissent de figues et des poissons ; sa femme avait pris goût à cette vie rudimentaire ; le temps de vacances est de plus en plus sacré pour le Méridional.

En vieillissant, il se plaît davantage à mener une vie très simple et près de la nature. Il raconte les jouissances de la vie sur l'île dans le dernier chapitre de *Vacances* : « Nouveau séjour à Mallorca ». Il y évoque les plaisirs de s'introduire dans la mer une nuit de pleine lune : il décrit ainsi ce contact sensuel avec l'eau :

Mieux vaut entrer nu dans la perle. L'eau n'est éclairée qu'en surface, la lumière est dessous, dans le clair de lune marin avec son treillis blanc sur le fond de sable. C'est là qu'il faut descendre, dans cette clarté de métal, où la crainte et l'émerveillement vous attendent³.

En outre, il raconte, dans ce chapitre, la période initiatrice au mode de vie îlien où il a dû apprendre des choses essentielles ; il prend alors conscience des difficultés de ces hommes obligés de partir à l'exil pour arriver à survivre ; beaucoup d'habitants de Soller partirent pour la France à la fin du XIXe siècle comme son père. L'écrivain se surprend d'y trouver « la seule ville d'Espagne où, depuis le receveur de tramway jusqu'à la marchande de fruits, tout le monde parle français »⁴ ; il peut parler avec eux sans entrave. D'autres partirent pour l'Amérique où certains parmi eux y avaient fait fortune et, de retour à l'île, ils racontaient des exploits, souvent hors de la réalité, qui attiraient les jeunes comme son père. Alors, il écrit : « J'imagine mon père écoutant l'un d'eux, qui l'entraînait vers

¹ Grenier, Roger, « Les vacances de Marc Bernard », *Littératures*, n° 70, 2014, pp. 21-22.

² Bonnefoi, Stéphane, *Marc Bernard. La volupté de l'effacement*, Le Murmure, Paris, 2016, p. 224

³ Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004, p. 221.

⁴ *Ibid.*, p. 227.

la mort »¹. Il peut donc comprendre les raisons du départ paternel à la recherche d'un rêve qui le force à quitter sa famille.

Une autre vision de l'île dans *Mayorquinas*

Le premier contact de l'écrivain avec l'île a lieu en mars 1936, quatre mois avant le début de la guerre civile espagnole comme nous avons déjà noté. Au moment où il se rend au cimetière de Soller, il consulte les archives de la cathédrale de Palma vérifiant qu'il est vraiment un 'vieux insulaire'. En 1937, il revient à Barcelone où il a failli être assassiné par les 'anars' à cause de ce voyage à l'île de ses ancêtres, épisode évoqué dans le chapitre « Mallorca » de *Vacances* (publiée en 1953). Par chance, la langue française le sauve après un interrogatoire fait par un anarchiste qui lui adressa la parole en français pour s'assurer de son accent, car on le croyait un espion allemand.

Marc Bernard avait été initié à la beauté sauvage des Îles Baléares par son ami Eugène Dabit qui tente de le convaincre de partir pour les îles dont il était tombé amoureux, surtout de l'île de Minorque. Dabit n'arrivait pas à comprendre le manque d'intérêt de Marc pour renouer avec ses origines îliennes. Tous les deux souhaitaient renouveler leur écriture qu'ils trouvaient trop triste car elle mettait en évidence la grisaille de la vie ouvrière de la banlieue parisienne. Dabit lui avoue son projet d'écrire un autre livre sur les Baléares où il parlerait de soleil, de la mer, des couleurs vives et plus gaies, tout à l'opposé du type d'écriture qu'ils pratiquaient². Eugène lui vante aussi les qualités de l'île espagnole où la vie était bon marché, aspect important étant donné sa situation économique presque toujours à découvert. Il lui raconte comment, sur cet endroit majorquin, il pourrait s'appliquer à faire ce qu'il aimait le plus : écrire et nager, sans avoir aucun souci. Marc cède finalement.

Malgré ce premier contact avec la terre des origines paternelles, ce ne sera que quelques années après qu'il décide de revenir pour y séjourner, séduit par les descriptions des paysages majorquins de son ami Dabit : « Quand on plonge, on descend là-bas au fond, vers ce sable, ces algues, ces roches, avec une impression de légèreté au milieu de cette lumière qui remue, se brise, se reforme »³.

¹ Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004, p. 228.

² Bernard, Marc, *A hauteur d'homme : Portraits*, Finitude, Paris, 2007, p. 37-39.

³ Ibidem, p. 38.

La nature l'attire de plus en plus et le couple Bernard loue une petite maison à Majorque ; l'espace insulaire devient pour eux un endroit à l'écart des troubles de l'Europe. Cette 'cala' isolée permet de se replier sur lui-même, de mesurer la capacité d'affronter une nature sauvage et de se rapprocher de la vie des paysans et des pêcheurs, similaires à ses ancêtres. La découverte de l'inconnu est souvent une façon de voyager à l'intérieur de soi-même comme défend Julia Kristeva : « J'étranger nous habite : il est la face cachée de notre identité »¹. La découverte du mode vie des pêcheurs majorquins, des paysages désertés qui lui donnent la possibilité de vivre à l'instar des images filmiques de *Moana*, nu ou habillé d'un pagne, capable de se ravitailler par lui-même avec la pêche quotidienne, sans aucun patron à qui rendre des comptes lui font nettement discerner son rêve d'existence aboutie. Il retrouve une place dans le monde qui lui est propre et renoue avec ses origines.

Aux années 1950, les Baléares conservaient des paysages encore sauvages. La société îlienne restait assez conservatrice et refermée sur elle-même. Le couple Bernard se réfugie à Cala Radjada, au nord-est de l'île, où ils trouvent une facilité de vie ignorée jusqu'à là, ce style de vie les rapprochait de l'existence édenique dans la cala presque déserte. Les échos de la nature vont trouver leur résonance dans les états d'âme du couple Bernard. Parfois, l'angoisse les gagnait à cause de l'isolement absolu où ils vivaient, leur maisonnette n'avait ni l'électricité ni l'eau courante, ils devaient se ravitailler d'une citerne et, en hiver, ils n'avaient d'autre moyen de chauffage que les troncs de la forêt voisine. La maison était placée à côté des plages entourées de criques et de pins, la vie qu'ils y menaient se démarquait bien du snobisme parisien où Marc se sentait de plus en plus déplacé, ils voulaient le retour vers une vie axée sur l'essentiel. À Paris, il se sent un peu abandonné, sans trouver sa place dans les milieux littéraires, il affirme : « Nul n'a besoin de nous. Présents on nous accueille, absents on nous oublie. [...] Cela fait partie des choses qui m'ont été révélées ici et qui étaient en moi dormantes »². L'espace îlien devient un filtre transcendant pour percevoir d'une autre façon la réalité. La partie de l'île où il habite, la vie primitive, la force de la nature, la fermeté de la terre majorquine, tellement pierreuse, lui renvoient l'image convoitée de solidité du

¹ Kristeva, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Fayard Paris, 1988, p. 9.

² Bernard, Marc, *Majorquins*, Denoël, Paris, 1970, p. 87.

caractère humain qui l'inspire. Cette terre « défie quelques outils que ce soit ; sèche, serrée, farcie de rocs, elle vous renvoie pelle ou pioche dans la figure »¹. L'écrivain décrit ce terrain dont l'aridité extérieure ne laisse pas imaginer les humidités souterraines qui coulent sous la terre « du nord au sud, de Formentor à Andraitx, de Calobra à Santanyi »². Il retrouve un paysage à son image ; au moins, à l'image idéale de l'homme à laquelle il aspire où le plus noble se tient caché.

Dans l'espace insulaire, Marc mène une vie semblable à celle des voisins, explorant ainsi un éloignement du monde pour se retrouver avec soi-même. En général, le voyage ouvre l'homme à la découverte des différences et il doit se confronter à un nouvel horizon qui peut être source éventuellement de conflits culturels ou des commotions émotionnelles. L'expérience du voyage et de la rencontre de l'Autre fait apparaître des inquiétudes ou des angoisses chez l'individu mesuré à une altérité qu'il ne perçoit pas de manière tangible mais qu'il sent intimement. L'auteur affirme que : « Le goût de la solitude agit peu à peu comme une drogue. Vous commencez pour vous écarter du monde comme on fait une cure de sommeil, et ensuite il vous effraie ; vous êtes inquiet à la pensée que l'on puisse venir »³. Sur l'île, il devient presque un ascète qui se sent en accord profond avec le paysage, l'écrivain assure qu'« Être près de forêts, de la mer, c'est se trouver dans un palais orné de miroirs, de colonnes, au bord d'une vasque immense, éclairée par l'ardente lumière »⁴. Malgré les difficultés matérielles, l'espace insulaire leur donne la sensation de vivre en état de grâce et de « baigner dans l'éternel »⁵. Cette situation durera longtemps jusqu'à l'été où il craint la mort de sa femme, sa 'bien-aimée'. Cette période trouble de leurs vies est racontée dans son livre *Mayorquinas*, publié en 1970.

Il dédie la plupart de ce texte à faire la présentation de l'île ; il passe en revue, à travers sa perception poétique, les paysages et les coutumes des habitants avec leurs expériences vécues sur ce territoire. Mais les derniers chapitres, très courts, ne sont que des réflexions nées de ce désarroi intime du couple pendant l'été 1969 ; ils laissent le lecteur un peu égaré dans des thématiques qui dépassent le sujet premier. Bernard étale des réflexions surgies à partir de

¹ Bernard, Marc, *A hauteur d'homme : Portraits*, Finitude, Paris, 2007, p. 33.

² *Ibid.*, p. 33.

³ Bernard, Marc, *Mayorquinas*, Denoël, Paris, 1970, p. 89.

⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁵ Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004, p. 183.

l'observation du paysage majorquin durant ce temps turbulent de l'auteur, émotion due à la grave maladie de sa femme qui entraîne sa dégradation physique dans la période de rédaction du livre. Cette époque est perçue sous un double point de vue : triste d'un côté par la dégradation physique d'Else et heureux d'un autre car ils ont passés ce dernier temps fusionnés. *Mayoquinas* raconte l'éblouissement face à la nature qui envahit tout et qui devient parfois merveilleuse ou terrifiante.

La nature insulaire lui offre la possibilité du silence pour apaiser son angoisse. Toutefois le calme se présente, dès les premières phrases, relié à la mort.

Tout est là, ciel bleu, mer d'azur, pins odorants aux troncs tièdes ; il vous semble que quelque chose que quelqu'un manque. Vous regardez, écoutez, et soudain vous comprenez que ce qui vous paraît étrange, c'est le silence, pas un chant de cigale ; ce paysage est comme frappé de mort. Mais c'est ce que vous souhaitiez précisément, la solitude, le silence. Vous vous dites : c'est là que je vais planter ma tente¹.

L'accord paisible de l'homme et la nature va s'arrêter à cause de la souffrance. La description des éléments de la nature ne maintient plus le cadre idyllique, il insiste alors sur d'autres manifestations plus inquiétantes : l'orage, la tempête ou le cyclone. Dans une émission radiophonique pour la promotion du livre en 1970, l'auteur indique qu'il sentait toujours la mort autour de lui ce dernier été². Or, ces paysages dépeints offrent une vision du monde près du cataclysme à la manière des romantiques, ses états d'âme se traduisent en désastres physiques. Alors, il n'est pas insolite que ce livre donne au lecteur la vision complexe de l'île sous le double régime : le jour et la nuit, le calme et l'orage, le soleil et la lune, étant donné que la perception de l'espace insulaire correspond à cette époque trouble de sa vie, bien que le récit commence par la description des premières années à Cala Radjada où l'île est perçue comme le jardin d'éden.

¹ Bernard, Marc, *Mayorquinas*, Denoël, Paris, 1970, p. 11.

² Bonnefoi, Stéphane, *Marc Bernard. La volupté de l'effacement*, Le Murmure, Paris, 2016, p. 257.

L'anthropologue Gilbert Durand¹ reliait la vocation de l'exil insulaire au retour à la mère et, donc, aux origines, à l'enfance. Notre auteur évoque, cependant, ce retour à l'enfance par le biais de la figure paternel dont le comportement était depuis toujours peut-être incompris. Nous devinons dans ses mots la compréhension de l'abandon paternel.

Cela me fait penser à ceux dont on ne retrouve nulle trace. Ils sont sortis de chez eux, laissant femme et enfants autour de la table ; ils allaient revenir, et puis, dans la rue un pas après l'autre, une envie leur est venue : aller ailleurs, devenir autre, ou au moins le tenter : une renaissance, un changement de peau, comme si l'on débarquait dans un port, les mains dans les poches².

Il manifeste ce besoin de renaissance sous une identité sans passé. Des sentiments contradictoires expérimentés ce dernier été ensemble. La terre dure et pierreuse de Majorque lui donne envie de dépasser l'épreuve de la solitude. La perception de l'île évolue et s'adoucit dans les évocations de la trilogie dédiée à Else après son décès³. La publication du livre exclusivement dédié à l'île Baléare ouvre un nouveau chapitre —le dernier et le plus inattendu— dans la production littéraire de l'auteur prolétarien⁴.

En guise de conclusion, nous dirons que le voyage dans la trajectoire littéraire de Marc Bernard est lié à sa biographie. D'abord, il part de sa ville méridionale où il est né pour aller chercher une vie meilleure dans d'autres coins de la France jusqu'à devenir journaliste et écrivain. Il faut comprendre son choix d'écriture qui le rallie à la littérature prolétaire et à un moment idéologique précis pour comprendre son idée de vacance et de voyage. Malgré les récompenses et les prix qui lui ont été décernés, il n'a jamais bénéficié d'une situation aisée économiquement. Alors, il voyageait vers des contrées très pauvres comme le Maroc, La Grèce ou Majorque pour y vivre comme les gens du pays. Avant l'été de crise vécu à Majorque, il décrivait une île paradisiaque proche du mythe du

¹ Durand, Gilbert, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, Paris, 1969, p. 274.

² Bernard, Marc, *Majorquinas*, Denoël, Paris, 1970, p. 87.

³ *La Mort de la Bien aimée, Au-delà de l'absence et Tout est bien ainsi*.

⁴ Bonnefoi, Stéphane, *Marc Bernard. La volupté de l'effacement*, Le Murmure, Paris, 2016, p. 267.

bon sauvage avec une forte identification cosmique. La liberté était, jusqu'à ce dernier été ensemble, la valeur existentielle par excellence, incarnée dans la figure du pêcheur Miguel Bauza. Au moment de la mort de ce pêcheur majorquin, disparu dans la mer, notre écrivain se souvient de la caverne dans laquelle le vieil homme s'égarait pendant des jours. La mer devient le meilleur des tombeaux, dans le silence absolu malgré la rumeur des vagues, le royaume du néant « mais d'un néant joyeux et l'on peut dire plein de vie, de lumière, de bleu, de la chaleur mordorée du sable. [...] Tout contribuait à donner une impression de mort mais non de tristesse »¹. L'écrivain se voit incapable de surmonter l'isolement définitif auquel il se voit condamné par la mort d'Else. Auparavant, sur l'espace îlien il cherchait l'isolement, mais il était accompagné d'elle, alors qu'il perçoit, l'été de rédaction du livre *Mayorquinas*, la solitude sans issue. De toute façon, il reviendra à Cala Radjada après la mort de sa femme. L'île espagnole l'avait aidé à trouver la liberté tellement cherchée et, de plus, il y déliera le nœud du conflit de l'enfant abandonné par le père en scrutant la vie des gens qui, comme Juan Bernat, avait été obligés de partir du pays natal.

Bibliographie

Albuquerque-García, Luis, « El relato de viajes: hitos y formas de la evolución del género », *Revista de Literatura*, vol. LXXIII, n° 145, 2011, p. 15-34

Benachour, Nedjma, « Voyage et écriture : penser la littérature autrement », in *Synergies Algérie*, n° 3, 2008, p. 201-209

Bernard, Marc, *Mayorquinas*, Denoël, Paris, 1970

Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004

Bernard, Marc, *A hauteur d'homme : Portraits*, Finitude, Paris, 2007, p. 31-42

Bonnefoi, Stéphane, *Marc Bernard. La volupté de l'effacement*, Le Murmure, Paris, 2016

Besson, Françoise, « La littérature de voyage et d'ascension : du passage de la relation de voyage à la conscience de la relation au monde », *Revue de l'Institut de langues et cultures d'Europe, Amérique, Asie et Australie*, n° 28, 2017. <http://journals.openedition.org/ilcea/4133>. (Consulté le 10 mai 2018)

Djaider, Mireille et Naget Khadda, « Rencontres symboliques », in Achour, Christiane et Dalila Morsily (eds.), *Voyager en langue et littérature*, OPU, Alger, 1990, p. 193-230

Durand, Gilbert, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, Paris, 1969

Gannier, Odile, *La littérature de voyages*, Éllipses Marketing, Paris, 2001

¹ Bernard, Marc, *Mayorquinas*, Denoël, Paris, 1970, p. 85.

- Gasquet, Axel, «Bajo el cielo protector. Hacia una sociología de la literatura de viajes » in Lucena, Manuel et Juan Pimentel (eds.), *Diez estudios sobre literatura de viajes*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de la Lengua Española, Madrid, 2006, p. 31-66
- Grenier, Roger, « Préface », in Bernard, Marc, *Vacances*, Gallimard, Paris, 2004, p. 9-22
- Grenier, Roger, « Les vacances de Marc Bernard », *Littératures*, n° 70, 2014, p. 21-30
- Kristeva, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Fayard Paris, 1988.
- Liger, Christian, (ed.), *Marc Bernard & Jean Paulhan. Correspondance 1928-1968*, Éd. Claire Paulhan, Paris, 2013
- Outeirinho, M^a Fatima, « Des *topoi* de la littérature de voyage à son approche parodique », *Cuadernos de Literatura comparada*, n° 30-6, 2014, p. 121-132
- Pasquali, Adrien, *Le tour des horizons. Critique et récit des voyages*, Klincksieck, Paris, 1994
- Ragon, Michel, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Albin Michel, Paris, 1986
- Requemora, Silvie, « L'espace dans la littérature de voyages », *Etudes littéraires*, n° 34 (1-2), 2002, p. 249-276
- Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Éditions du Seuil, Paris, 1989